

FEUILLETON DU "SAMEDI", 3 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XVIII

LA BREBIS ET LES LOUPS

(Suite)

Pelligrani le remboursa en faisant la grimace. Lui aussi avait sa superstition.
—Je devrais lever la séance, dit-il. Rien ne me porte la guigne comme de rembourser un créancier !

Jacques risqua cet argent qui lui tombait du ciel. Il le perdit en quatre coups. Il se jura d'en rester là et tint parole. Simple spectateur du jeu, il suivit Pelligrani dans ses folles tentatives pour faire sauter la banque.

Le rastaquouère pontait comme un perdu. Cet homme qui, depuis des années, avait vécu d'expédients, tenait devant lui, en sa possession, une petite fortune, près de quarante mille francs, et il ne se levait pas, il ne prenait pas la fuite comme un voleur poursuivi par des gendarmes.

Plus il gagnait, plus il espérait gagner ! C'était la lutte du pot de fer contre le pot d'or ; il le savait et il avait la prétention d'en sortir vainqueur !

Et, pour frapper un coup décisif, Pelligrani fit donner les gros bataillons : il monta le maximum, soit douze mille francs, à la noire. Et il gagna !

Il laissa les vingt-quatre mille francs sur le tapis ; mais le banquier, inflexible sur une règle qui a fait la fortune de tous les banquiers de trente et quarante, l'invita à retirer douze mille francs.

Pelligrani obéit à regret

Il gagna encore !

Le sang affluait à ses tempes, dont les veines se gonflèrent à le rompre.

Il lançait sur la caisse des regards ardents.

Il convoitait cet or, tout cet or, il le voulait à lui ; il ne cesserait de ponter que lorsque la banque, vidée, demanderait grâce, c'est-à-dire le temps de se ravitailler à la source inépuisable du fermier des jeux.

Alors, il partirait, victorieux, avec son butin, et peut-être aurait-il la raison d'en placer la moitié en rentes viagères, pour s'affranchir de toutes les hontes dans lesquelles sa décaution se débattait.

C'était son rêve !

Encore quelques coups de maximum et si la couleur voulait bien sortir à son appel, il le réaliserait, ce rêve. Et son nom courrait de bouche en bouche dans le monde des joueurs, pour la damnation des pontes !

Il restait fidèle à la noire et la noire sortait obligeamment à son appel.

La galerie commençait à se passionner pour cet audacieux.

A part deux vieilles femmes qui poussaient la pièce de cent sous et bornaient là tout leur horizon, presque tous les petits pontes s'abstenaient, les yeux fixés sur le maximum de l'illustre Pelligrani.

Si, à un moment donné, le malheureux eût compté son bénéfice, il se fût peut-être tenu pour satisfait.

Un seul, le faisait ce compte, c'était Jacques Brémont.

Il aurait pu dire à Pelligrani : "Vous avez plus de cent mille francs !" Il se tint coi, et ce fut avec un horrible sourire de satisfaction qu'il vit ce tas de billets de banque diminuer, diminuer sans cesse, ratissé par la rouge contre laquelle l'enragé s'obstinait à ponter.

Elle sortit huit fois, la rouge.

Il en coûta quatre-vingt-seize mille francs à Pelligrani.

La sueur froide lui coulait du front et il ne prenait même pas la peine de l'essuyer.

Au dernier coup, il poussa son reste sur la noire.

La rouge sortit encore !

C'était la ruine après la fortune ; c'était la misère après l'abondance, l'esclavage après la liberté, la honte, encore, toujours !

Il eut une seconde d'affaissement, se frotta les yeux, croyant rêver.

Il se retourna soudain, aperçut le sourire diabolique de Jacques, hésita une seconde, puis tendant la main :

—Rendez-moi les cinq cents francs, je vous en prie, dit-il, suppliant.

—Je les ai perdus.

Pelligrani se leva. Il avait assez de se donner en spectacle à ces curieux aux regards narquois.

Les croupiers, triomphants, annonçaient les points sur un ton goguenard.

C'était la défaite, la déroute, avec toutes ses humiliations. Malheur aux vaincus !

—Sortons ! dit Pelligrani. J'étouffe !

Il fit quelques pas et s'abattit comme une masse, sur le tapis.

Il avait perdu connaissance.

Des domestiques le relevèrent, le transportèrent dans un petit salon et l'étendirent sur le canapé.

Il ne tarda pas à se ranimer.

Il se frotta les yeux et se prit à rire et à pleurer en même temps.

Ce fut comme un éclair de folie.

On lui fit prendre un cordial. Cinq minutes après, il remontait gaillardement sur sa bête.

—Merci, dit-il, je n'ai plus besoin de rien.

Il se rendit au jardin, alluma une cigarette et résuma la situation en ces deux mots :

—Quelle guigne !

Il en prenait déjà son parti.

Quant à la disparition de Jacques Brémont, qui l'avait si cruellement lâché après la débâcle, cela n'était pas fait pour l'étonner ni pour l'attrister.

Il en avait vu bien d'autres.

Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur le caractère du futur ingénieur agronome.

Mais il fallait songer au présent.

Pelligrani consulta son porte-monnaie. Il y trouva en tout et pour tout son billet de retour pour Nice.

Il ne s'inquiétait pas trop.

A Nice, il ne manquait pas d'amis, de toutes conditions et de toutes nationalités.

Avec des relations, un homme de sa trempe ne meurt jamais de faim dans une ville de plaisir. Sant'Argeli lui ferait bien le crédit d'une quinzaine ; c'est plus qu'il n'en faut à un rastaquouère pour attendre l'occasion.

La force de l'habitude le ramena au salon de trente-et-quarante.

Il y était à peine entré qu'un personnage bien connu à Nice et à Monte-Carlo, le nain Antonio Armanzor, l'abordait avec toutes sortes de salutations grotesques.

—Eh ! dit le secrétaire de Pietro Ramez, n'est-ce pas à l'illustre seigneur Pelligrani que j'ai l'honneur de parler ?...

—A lui-même, fit le rastaquouère, sur le ton d'un joueur qui n'a pas encore cuvé sa déveine.

—Je vous ai vu tout à l'heure à l'œuvre. Mes compliments ! Ah ! c'était un beau spectacle.

—Dont j'ai payé tous les frais ! répliqua Pelligrani. Vos compliments portent à faux, seigneur Antonio, et je vous serais obligé de ne pas vous payer ma tête. Grâce à ma misère, je n'ai que faire d'un bouffon tel que vous ; si, pour ma distraction personnelle, j'éprouve le besoin de rire de quelqu'un, je n'ai qu'à me regarder dans une glace.

Il se disposait à tourner le dos au nain lorsque ce dernier, le tirant par sa manche et se mettant un doigt sur la bouche, lui fit comprendre qu'il avait quelque chose de mystérieux à lui communiquer.

—Seigneur Pelligrani, dit Antonio, daignez abaisser votre oreille au niveau de ma bouche ; vous n'aurez pas à vous en repentir. Assayons-nous sur ce divan et parlons bas.

Le rastaquouère n'avait, pour l'instant, rien de mieux à faire. Il sentait une aubaine et s'y raccrochait en désespéré.

—Voulez-vous gagner une bonne somme ? lui dit le secrétaire de Pietro Ramez.

—Balle demande, après le coup dur qui vient de m'arriver ! Si, affreux Antonio, vous êtes le diable en personne, ce dont je vous crois fort capable, c'est le moment de m'acheter mon âme.

—Le diable n'est pas assez bête pour payer un bien dont la possession lui est assurée sans bourse délier. Mais ce n'est pas l'heure d'improviser une conférence. Une question ? Seriez-vous homme à servir en aveugle les intérêts d'un mortel riche à cent millions ?

—Ça dépend...

—Du prix qu'on y mettrait, bien entendu.

—Je n'ai pas dit ça.

—Mais vous le pensez.

Il s'agissait encore de quelque marché.

Pelligrani poussa un énorme soupir.

L'âme de ce malheureux était pénétrée d'idéal et de fange. Sans sa maudite passion, il eût passé brillamment ses examens de médecine et fût devenu un de ces praticiens qui font honneur à la corpora-

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.